

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

— Il se nomme ? . . .
— Pierre Tournil.
— Le jeune menuisier qui travailla au moulin avec Devor ?
— Oui, mon père. Il y a trois ans, il dut partir ; pendant ces trois années l'ouvrier a travaillé, il s'est instruit, et maintenant il a devant lui un avenir. Il en sait plus, bien plus qu'il n'est nécessaire pour diriger une scierie. Il s'est élevé afin de me mériter. Sa famille, vous la connaissez. Jean Tournil le garde-chasse avait été soldat, il est mort en remplissant son devoir. Catherine, devenue veuve, a élevé ses enfants avec un admirable courage.

— Tout prospère autour d'elle. François est maître de forge ; Julien occupe une bonne place à la tuilerie ; Georges deviendra instituteur ; Louise, si je ne me trompe, épousera le premier jardinier fleuriste du pays. Pas une tache sur le nom des Tournil. On ne le cite qu'avec éloge. Pierre m'a laissé voir qu'il m'aime, et depuis trois ans je ne pense qu'à lui. Je vous supplie de me permettre d'aller lui tendre la main comme ma mère vous la tendit, et de lui dire :

— Quittez l'armée avec le grade d'officier ; une situation vous sera faite, et je vous confierai le soin de mon bonheur.

— Oh ! ces petites filles ! s'écria Thomas, comme, sans y toucher, elles préparent un roman ! Mais je ne me souviens guère de ce garçon, ma fille ! Il ne m'a pas sauvé la vie, à moi. Sans doute je n'attache pas un grand prix à ce que tu deviennes la femme d'Aristide Poinçot, mais je serais bien aise que mon gendre me plaise un peu. Et si je ne dois le voir que dans deux ans, et acheter la scierie à l'avance ? . . .

— Oh ! rassurez-vous, mon père, il est ici.

— Depuis longtemps ?

— Depuis deux jours.

— En congé, alors ?

— Oui, mon père.

— Pourquoi n'est-il point venu ?

— Je ne le lui ai point permis. Je voulais à l'avance votre consentement.

— Eh bien, s'il te plaît, fais ta volonté. As-tu trouvé le moyen de me le montrer, ce sauveur de jolies meunières ? . . .

— Le plus simple de tous. J'ai promis, il y a longtemps, à Catherine, de lui faire une visite ; nous irons ensemble . . . Vous aurez naturellement l'air très surpris de revoir Pierre Tournil . . . Et, si vous le jugez comme je le fais moi-même, sans qu'il soit besoin de nous concerter davantage, vous lui parlerez de votre projet d'acquiescer la scierie et vous lui demanderez si, son congé fini, il accepterait de la diriger . . . Vous lirez dans son regard toute sa joie avant même qu'il vous réponde. Votre parole échangée nous servira de fiançailles . . .

— Aristide Poinçot ne sera jamais le successeur de maître Noutron, grâce à toi ?

— Non, jamais.

— Allons, je le regrette médiocrement ; comme tu le dis, il est bilieux, et peut-être t'aurait-il rendu malheureuse . . . Je n'avais pas remarqué cette scierie, elle produit un bon effet dans le paysage. Le grand pré qui la sépare du moulin m'appartient . . . C'est bon, fillette ! nous irons tantôt visiter Catherine. Fais-toi belle.

— Je me ferai plutôt simple, répondit-elle.

Cyprienne se jeta dans les bras du minotier.

— Ah ! que je t'aime ! dit-elle, que je t'aime !

Trois heures plus tard, appuyée sur son bras, vêtue d'une robe de toile grise unie, un chapeau de paille orné d'un bouquet de fleurs des champs ombrageant son front, elle quitta le moulin et se dirigea vers la maison du garde.

Thomas semblait un peu soucieux. Au fond, il eût préféré voir sa fille monter un degré de l'échelle sociale. D'un autre côté, l'idée de la perdre lui poignait le cœur.

On était au dimanche ; Louise et Marie avaient donné un air de fête au logis. Les tables à repasser, rangées le long de la muraille, rappelaient seules le travail quotidien.

Catherine, toujours vêtue de son deuil austère, écoutait près de la croisée les récits du jeune brigadier. Louise habillait maternellement la poupée neuve de Nichette. Vincent lisait à Claudine d'une voix assourdie le joli conte *l'Enfant malade*. Georges étudiait une leçon de géographie. Des livres, des cahiers épars sur la table, témoignaient des efforts de chacun. Néra nouait des rubans à une corbeille

d'osier qu'elle avait achevée la veille, et dans laquelle la veuve devait placer sa plus fine lingerie.

— Et, dis-moi, reprit Catherine après un long silence, tu ne me parles pas de Mlle Cyprienne . . . Je sais bien que tu ne l'as point revue, mais . . .

— Vous désirez savoir si je l'aime toujours ?

— Oui.

— Plus que jamais. Je lui dois ce que je sais et ce que je suis. Elle m'a interdit de lui écrire, et j'obéis avec respect à ses ordres. Il lui plaît de constater que son souvenir est le mobile de mes actions, je l'approuve. Mais sa pensée ne me quitte jamais, et si cela eût été possible, ma tendresse pour elle se serait encore accrue.

— C'est un rêve ! murmura la mère.

— Et pourquoi ? Tous les hommes ne sont pas pétris d'égoïsme et d'orgueil.

— Est-ce que notre famille fera honte à d'honnêtes gens ? O sainte mère éprouvée ! ta couvée ne grandit-elle point prospère et sage ? Tes filles ne sont-elles point belles et modestes ? Tes fils sobres et laborieux ? Nous restons du peuple, c'est vrai ; aucun de nous n'aspire à sortir de son rang, et si je gagne mes épaulettes, c'est afin de les offrir à Cyprienne. Mais, qu'elle me dise de quitter l'armée, et je reprendrai sans honte l'outil de l'ouvrier. Je garderai mon épée au fourreau, prête pour le jour où l'on battrait la charge, mais je reviendrai entourer ta vieillesse de soins et d'amour. Ah ! si tu savais combien nous te vénérions tous !

— Tu n'es pas seulement brave et vaillante, tu es sainte ! Comme d'autres femmes, quand la mort de mon père te frappa au cœur, auraient pris prétexte de leur désespoir et de l'absence du chef de famille pour implorer l'aide de celui-ci, la charité de celui-là. Tu ne l'as point voulu. Tu sauvegardas notre avenir. Nos mains se sont avancées vers le travail, jamais elles ne se sont tendues pour l'aumône. Nous avons le droit d'être fiers de toi, et nous t'aimons avec vénération.

— C'est trop, mon Pierre ! c'est trop, dit Catherine.

— Dieu te bénira encore dans l'avenir de chacun de nous, mère, et tu seras un jour la plus heureuse aïeule du pays.

Catherine n'entendit point ces derniers mots ; son regard s'attachait sur deux promeneurs se dirigeant vers la cour de la maison.

— Vois donc ! fit-elle enfin, vois donc ! On dirait . . .

— Dieu ! murmura le jeune homme en pâissant, Cyprienne et son père !

Catherine serra les deux mains de son fils.

— Que nous veulent-ils, Pierre, le sais-tu ?

— Non, répondit-il en s'efforçant de maîtriser son émotion.

Cyprienne et Thomas s'avancèrent lentement. Dès l'entrée de la cour, le regard du meunier fut séduit par l'ordre et le bon goût régnant autour de cette modeste habitation. Des murs tapissés de clématites, de viornes, de glycines, des massifs d'arbustes plantés par le jardinier chez qui Vincent faisait son apprentissage, reposaient les yeux. Le gros chien flamand, harnaché de ses cuirs cloutés d'or et attelé à sa petite voiture, attendait Nichette que Vincent devait conduire faire une promenade. Catherine quitta la fenêtre, ouvrit la porte toute grande, et, au bras du jeune brigadier, elle s'avança vers Cyprienne et son père.

— Le regard du meunier, regard de paysan fin et doux tout ensemble, étudia rapidement la physionomie de Pierre. Un beau front, de grands yeux clairs, rayonnant de franchise, une bouche affectueuse, l'allure dégagée, presque élégante ; la souplesse du corps unie à la vigueur des membres, faisaient de Pierre un superbe garçon, et le minotier pensa que sa fille aurait dans ce beau soldat un tout autre mari que si elle eût épousé le clerc de maître Noutron.

Le visage de Catherine reflétait une satisfaction mêlée de crainte et celui de Cyprienne, une joie voilée de modestie.

— Bonjour, madame Catherine, dit la fille du meunier en tendant la main à la veuve. Depuis longtemps je vous promets ma visite, et j'acquiesce ma parole.

Elle se pencha vers Nichette et l'embrassa.

— Mademoiselle, dit Pierre, vous nous faites autant d'honneur que vous nous causez de joie.

Ils entrèrent dans la salle. Les enfants, appelés, présentés, vinrent sans gaucherie, avec une aisance aimable, saluer Cyprienne, qui ne tarda pas à s'approcher du lit de Claudine.

Après quelques mots de conversation générale, le meunier dit à Pierre :

— Mon jeune brigadier, votre intention est-elle de suivre la carrière militaire ?

— Cela dépendra de bien des circonstances, Monsieur, répondit le jeune homme. Puis-je vous demander pourquoi vous m'adressez cette question ?

— Certes, oui. En face de mon moulin est une scierie qui, en ce moment, se trouve à vendre. Il m'est venu dans l'idée d'en faire l'acquisition ; mais ce projet n'aura son exécution que si je trouve à l'avance l'homme capable de la diriger.